



Réservé aux abonnés

Notre critique de *Britannicus*: sur tous les fronts

Par Anthony Palou

Publié hier à 16:30

CRITIQUE - À la Cartoucherie, la mise en scène d'Olivier Mellor revendique la tradition du théâtre populaire et l'esprit de troupe.

C'est par une belle après-midi de printemps que nous sommes allés voir le diable du côté du Théâtre de l'Épée de Bois, à Vincennes. Chez Racine, « *lorsque, il n'y a pas de drame entre des hommes et des femmes qui s'aiment d'un amour tendre, écrivait [Jean d'Ormesson](#), alors ce sont les dieux qui fondent sur eux – et c'est Iphigénie. Ou le diable apparaît – et c'est Néron, dans Britannicus* ».

Dès le début, les jeux sont faits. Ainsi va la tragédie. Afin de décontracter les spectateurs, un homme fort amusant qui fait office d'ouvreur les invite à se placer librement mais insiste à ce qu'ils profitent des quelques places sises de chaque côté de la scène. Il prévient que le spectacle dure 2 h 25, qu'il y aura un entracte de cinq minutes avant les actes IV et V, actes qui « *sont comme un épisode de Dallas mais en pire* ».

Une fois installés, nous sommes face à une scène quasi dénudée - un portique, au fond, tient lieu d'entrée d'un palais. Bientôt quatre musiciens habillés de cuir noir adoucissent ou durcissent remarquablement en live les mœurs sombres et chaotiques des personnages. Ce quatuor fait l'identité du spectacle, et fait partie de l'ADN de la troupe du Berger dirigée par le capitaine Olivier Mellor.

Un dispositif judicieux

Avec l'aide précieuse de la spécialiste en dramaturgie Julia de Gasquet, Mellor a choisi un dispositif trifrontal judicieux permettant de mettre en valeur les trois personnages principaux relookés : le pauvre Britannicus (Vincent Do Cruzeiro), pantin coincé entre deux monstres, sa mère Agrippine - l'ambitieuse impératrice sur le retour (surprenante Marie-Laure Boggio) - et Néron l'usurpateur (Hugues Delamarlière).

Soyons francs, les deux acteurs (Do Cruzeiro et Delamarlière) sont en surchauffe mais on les pardonne : ils sont sincères, investis. L'un est habillé de blanc, l'autre tout de noir. Le bien et le mal. Deux écrans vidéos de chaque côté de la scène envoient en écho des images d'insectes (araignée, scorpion, etc.), de plantes ou d'arbres. Au milieu, tomberont du plafond, une à une, cinq bannières représentant un buste de Néron, indications temporelles ou généalogiques.

Dans *Britannicus*, Néron n'est pas encore complètement cinglé mais nous percevons les germes de sa maladie mentale. Lors de la grande explication entre Agrippine et le jeune empereur, ce dernier se goinfre de chips. Les tragédies font de cruelles miettes.

En un mot, voilà une mise en scène sans pédanterie, oscillant entre classicisme et underground qui sûrement plaira aux adolescents tracassés par les histoires d'amour qui toujours finissent mal. « *Plût aux dieux que ce fût le dernier de ses crimes !* », dit Burrhus (excellent Stephen Szekely) après l'empoisonnement de Britannicus. Il n'avait pas le nez fin, Burrhus. Néron allait assassiner sa mère, sa femme, condamner à mort son précepteur Sénèque, fut soupçonné d'avoir incendié Rome puis se suicida. Cette cérémonie tragico-musicale, même s'il n'y a pas de quoi s'accrocher aux lustres, vaut vraiment le détour.

Anthony Palou